

# **Proust in love**



William C. Carter

**Proust  
in love**

*Une biographie  
érotique et sentimentale*

Préfacé par Antoine Compagnon  
de l'Académie française

Traduit de l'anglais (États-Unis) par  
Côme de la Bouillerie

**ARMAND COLIN**

Titre original : *Proust in Love*  
© 2006 by William C. Carter  
Originally published by Yale University Press

Éditrice : Lorraine Selle-Delavaud

Illustration de couverture : Luc Vigier,  
*Pendant ce temps à Deauville*, gouache sur bois, 2021

© Armand Colin, 2022 pour la traduction

Armand Colin est une marque de  
Dunod Éditeur, 11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff

ISBN 978-2-200-63220-5

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Joséphine et Terence Monmaney,  
qui, à travers Proust, ont trouvé l'amour*

*L'amour, qui seul est divin.  
— Marcel Proust*



## Sommaire

Préface	9
Note de traduction	17
Introduction	19
1. Déviances du désir	21
2. La puissance de l'hermaphrodite	41
3. Mon cœur ne bat que pour vous	59
4. Jalousie	81
5. Une nonne de la vitesse	109
6. Un de ces lieux où foisonnent les belles inconnues	123
7. La maladie d'amour	163
8. De la souffrance du deuil à l'oubli	177
9. Rôdeur nocturne	199
10. Les garçons du Ritz	225
11. L'amour est divin	255
Index	279





## Préface

Sans compter l'amour essentiel qui lia Proust à sa mère, on connaît trois attachements remarquables durant la vie de l'écrivain : les amours qu'il eut pour Reynaldo Hahn, pour Lucien Daudet, et pour Alfred Agostinelli. Ces passions ont été racontées depuis longtemps, mais il y a encore beaucoup à apprendre sur elles, comme le prouve le livre de William Carter sur Proust amoureux.

Proust rencontra Reynaldo, jeune musicien, pianiste, chanteur, compositeur talentueux, dans le salon de Madeleine Lemaire au printemps de 1894. Le *Journal* de Reynaldo, déposé à la bibliothèque de l'Opéra<sup>1</sup>, retrace les premiers moments de leur amitié, les rendez-vous, les visites. Leur intimité croissante se traduit rapidement dans la manière de désigner l'ami par son prénom. Ils passent une partie de l'été chez Madeleine Lemaire, au château de Réveillon, travaillant côte à côte. Leurs trois noms seront rassemblés dans les « Portraits de peintres » recueillis dans *Les Plaisirs et les Jours*, avec texte de Proust, musique de Reynaldo et dessins de Madeleine Lemaire.

L'été de 1895 voit les deux garçons à Dieppe chez Madeleine Lemaire, puis, en septembre et octobre, durant un voyage en Bretagne et un séjour à Beg-Meil, au cours duquel Proust entame la rédaction de *Jean Santeuil*. Reynaldo sera omniprésent dans le manuscrit de ce premier roman inachevé, à la fois dans Henri de Réveillon, l'ami fidèle, et dans Françoise, la femme pour laquelle la passion de Jean lui devient une souffrance. La possessivité de Proust, sa jalousie maniaque transforment cependant bientôt la

---

1. BnF, Bibliothèque-musée de l'Opéra, Fonds Hahn, RES-2149.

liaison des deux garçons en une torture, ainsi qu'en témoignent les lettres de Proust en 1896. Ils s'éloignent l'un de l'autre, et nous ne savons plus rien de leurs relations durant cinq ans.

Au-delà, une fois qu'ils se seront retrouvés à Venise en 1900, Reynaldo restera l'ami le plus proche de Proust, lui rendant très souvent visite sans prévenir en fin de soirée, entrant chez lui en coup de vent. La correspondance atteste leur affection et leur confiance absolues. On connaît aujourd'hui beaucoup mieux Reynaldo grâce à la minutieuse biographie récemment publiée par Philippe Blay, ses succès musicaux et mondains, mais aussi sa mélancolie<sup>1</sup>. Reynaldo sera présent auprès de Proust lors de la mort de son ami en novembre 1922, et ce fut lui qui avertit nombre des autres connaissances de l'écrivain, à commencer par Lucien Daudet.

Lucien, le jeune frère de Léon Daudet, était un tout jeune homme lorsque Proust fit sa connaissance dans le salon d'Alphonse Daudet et de sa femme Julia Allard. Il y accompagna Reynaldo en décembre 1894. Ce fut au retour du séjour à Beg-Meil, le moment idyllique de la liaison entre Marcel et Reynaldo, que Proust et Lucien Daudet, alors élève à l'académie Jullian, se rapprochèrent. Après le musicien, le peintre. Si Reynaldo appelait Proust son « poney », c'est « mon rat » qui sera le petit nom de Lucien dans les lettres de Proust. Leur passion, qui provoqua la rupture avec Reynaldo, ou qui coïncida avec elle, ne dura pas plus longtemps.

Marcel et Lucien posèrent pour une photographie chez Otto, place de la Madeleine, en octobre ou novembre 1896, avec Robert de Flers. Lucien a le bras posé sur l'épaule de Marcel et le regarde avec tendresse. Cette pose aurait fâché les parents de Proust par ce qu'elle suggérait d'intimité entre les jeunes gens, et la photographie aurait été l'occasion de la scène tragique du verre cassé dans *Jean Santeuil*, préfigurée dans une lettre de Madame Proust à son fils.

Lucien publia en 1929 quelques-unes des lettres qu'il avait reçues de Marcel, précédées du récit de leur amitié<sup>2</sup>. Mais le

---

1. Philippe Blay, *Reynaldo Hahn*, Paris, Fayard, 2021.

2. *Autour de soixante lettres de Marcel Proust*, Paris, Gallimard, 1929.

recueil commence avec la lettre d'août 1913 dans laquelle Proust lui propose de lui faire lire les épreuves de *Du côté de chez Swann*, à paraître chez Grasset. Les précédentes, beaucoup plus nombreuses (Lucien Daudet disait détenir environ 450 lettres de Proust), nous sont seulement en partie connues (une quarantaine) par la boîte de gants du Bon Marché que Lucien donna quelques mois avant sa mort à son jeune médecin, le docteur Michel Bonduelle. Celui-ci les a publiées en 1991<sup>1</sup>. Toutes ces lettres sont chastes, mais d'autres ne le seraient pas. Rendant compte du recueil du docteur Bonduelle, Angelo Rinaldi, qui les a lues, évoque « les lettres sans périphrases échangées par les deux amants<sup>2</sup> ». Ces lettres-là auraient été données par Lucien à son ami Robert de Saint-Jean, qui, avant de mourir en 1987, les légua à Julien Green, son compagnon. « Hélas ! on devra me croire sur parole, poursuit Rinaldi, si j'affirme qu'ils ne s'embêtaient pas quand ils se retrouvaient. » Certaines lettres passèrent en vente chez Christie's à Londres le 27 mai 1996, mais beaucoup nous sont encore inconnues.

Plus récemment, lors de la vente de la collection de Marie-Claude Mante, une lettre datant de leur liaison est apparue, où un héros de Balzac sert de truchement entre les deux jeunes gens<sup>3</sup> :

Mon petit Félix de Vandenesse chez Lady Dudley

Je pense bien à vous et je ne sais pas pourquoi je choisis pour vous écrire un moment si absurde (pas loin de 3 heures du matin) où je n'ai pas le temps de le faire. La devise est comme vous dites merveilleuse. Je traduis comme au lycée, par le participe présent avec la préposition sur et un pluriel. Est-ce ça ? Je ne sais plus quoi penser de Montesquiou. Hier je le croyais gentil. Aujourd'hui je le crois méchant. « Pauvres nous » dirait un louchon qui vous aime.  
Marcel

---

1. Marcel Proust, *Mon cher petit : Lettres à Lucien Daudet*, édition établie, préfacée et annotée par Michel Bonduelle, Paris, Gallimard, 1991.

2. Angelo Rinaldi, « Les lettres de Marcel Proust à Lucien Daudet. Lulu et les monstres », *L'Express*, 13 décembre 1991.

3. *Marcel Proust. Collection Marie-Claude Mante*, Sotheby's, Paris, 24 mai 2018, n° 147.

Parmi les moments forts de cette brève amitié passionnée, mais coïncidant aussi avec son dénouement, Proust se battit en duel avec Jean Lorrain le 6 février 1897, après que le journaliste eut fait allusion à l'intimité de Lucien et de Marcel dans sa chronique du *Journal*, « Pall-Mall Semaine », sous le pseudonyme de Raitif de la Bretonne. William Carter relatera en détail cet épisode dont les parents de Proust ne durent pas goûter la publicité.

Un roman de Lucien Daudet, *Le Chemin mort*, publié en 1908, raconte une amitié intense, possessive, entre deux hommes, un aîné prénommé justement Marcel et arborant une « pelisse au col de loutre » comme Proust, et un cadet, le narrateur de cette malheureuse histoire. Il n'est pas invraisemblable d'y reconnaître des détails relatifs à leur liaison. Comme dans les lettres de Proust et de Lucien Daudet, l'homosexualité est désignée par l'euphémisme du « mauvais genre ». Dans le roman, Marcel prononce cette phrase emblématique : « Je ne mens jamais », que Proust reprendra à son compte dans une lettre à Lucien, mais qui pourrait bien avoir été de lui à l'origine<sup>1</sup>. Proust rendit compte du *Chemin mort* dans *L'Intransigeant* sans mentionner le thème du roman, où une boîte fréquentée par les homosexuels s'appelle le « Rat musqué », comme il y avait une « Rat mort » place Pigalle<sup>2</sup>.

Avant ces deux liaisons de ses vingt ans, Proust connut quelques passions de collègue pour certains de ses condisciples, tels Jacques Bizet, Daniel Halévy ou Raoul Versini, qui gardèrent leur distance. William Carter les énumère. Plus tard, quelques amitiés tendres ou possessives occupèrent sa trentaine, pour les frères Emmanuel et Antoine Bibesco, pour Georges de Lauris, ou surtout pour Bertrand de Fénélon, avec qui Proust fit une triste excursion à Bruges et en Hollande en 1902. Il apprit bien plus tard la bisexualité de son ami, double vie qu'il devait imputer à Saint-Loup dans son roman.

Alfred Agostinelli, mécanicien des taxis Unic, la compagnie de Jacques Bizet, fit faire à Proust des excursions autour de Cabourg durant l'été de 1907, tandis que Proust sortait peu à peu

---

1. *Corr.*, t. IX, p. 100.

2. Antoine Compagnon, « Lucien Daudet, “rat musqué” », *Le Cercle de Marcel Proust III*, éd. Jean-Yves Tadié, Paris, Champion, 2021.

du chagrin où l'avait plongé la mort de sa mère en septembre 1905. Dans « Impressions de route en automobile », article publié dans *Le Figaro* en novembre 1907 et amorce d'*À la recherche du temps perdu*, Proust le décrit avec délicatesse : « Mon mécanicien avait revêtu une vaste mante de caoutchouc et coiffé une sorte de capuche qui, enserrant la plénitude de son jeune visage imberbe, le faisait ressembler, tandis que nous nous enfoncions de plus en plus vite dans la nuit, à quelque pèlerin ou plutôt à quelque nonne de la vitesse. » Cette tenue sera un attribut d'Albertine, « infatigable errante des jours pluvieux » dans *Sodome et Gomorrhe*, « sanglée [...] sous la tunique guerrière de caoutchouc qui faisait bomber ses seins » dans *Albertine disparue*.

La passion de Proust pour le jeune homme date du moment où celui-ci, non plus mécanicien, monta du Midi à Paris en mars 1913, avec sa compagne Anna, et se fit embaucher par Proust comme secrétaire. Agostinelli tapa à la machine, parfois sous la dictée de l'écrivain, le manuscrit du second volume alors prévu sous le titre *Le Temps retrouvé*. On en sait beaucoup plus sur lui, sur les dates précises de ses séjours à Paris, sur les pages exactes qu'il dactylographia, sur le départ précipité de Proust, qui quitta Cabourg après une crise, juste après y être arrivé en août 1913, sur la filature d'Alfred et d'Anna que Proust fit exécuter par un détective en août 1913 et dont le rapport se trouve résumé dans un vieil agenda de 1906<sup>1</sup>, tout cela grâce à l'enquête approfondie réalisée par Jean-Marc Quaranta<sup>2</sup>. Proust entretint Agostinelli, lui paya des cours de pilotage à l'aérodrome de Buc, jusqu'au départ mystérieux du jeune homme le 1<sup>er</sup> décembre 1913 pour son Midi natal. À la suite d'un accident d'aéroplane qui venait de coûter la vie à l'un des pilotes de Buc le 25 novembre, celui même qui avait donné à Agostinelli son baptême de l'air en septembre, il semble que Proust eût voulu interrompre les leçons de pilotage de son protégé. Proust envoya son jeune ami Albert Nahmias à Monaco afin de faire revenir Agostinelli. Nahmias échoua. Les longs télégrammes que Proust lui adressait pour diriger sa mission restent une curiosité littéraire. Mais Odilon Albaret, l'autre mécanicien

---

1. Agenda de 1906, BnF, NAF 28724, f° 21-23.

2. Jean-Marc Quaranta, *Un amour de Proust*, Paris, Bouquins, 2021.

que Proust avait connu à Cabourg et dont il employait les services à Paris, le mari de Céleste, descendit lui aussi à la fin de décembre 1913 à Monaco, d'où il envoya à Céleste une photographie le montrant en compagnie d'Anna : « Je t'envoie un souvenir de Monaco pris par Alfred moi et sa dame au seuil de la maison bon baiser<sup>1</sup>. » De même, dans *Albertine disparue*, le narrateur délèguera à la recherche d'Albertine non seulement Saint-Loup mais aussi Aimé, le maître d'hôtel du Grand Hôtel de Balbec. Il est désormais certain qu'Agostinelli céda aux pressions de Proust et revint à Paris de janvier à avril 1914 avec sa compagne. Ils logèrent cette fois-ci chez Proust, boulevard Haussmann, et Agostinelli partagea son temps entre les séances de dactylographie et les leçons de pilotage à Buc, sous le nom de Marcel Swan (avec un seul *n*). Agostinelli quitta Proust une seconde fois tout aussi brusquement à la fin d'avril, le plongeant derechef dans le malheur, et il mourut peu après, le 30 mai 1914, quand son aéroplane tomba dans la mer non loin de l'aérodrome d'Antibes, où il suivait des cours, et qu'il se noya. Un an après sa mort, Proust dira qu'Alfred, « avec ma mère, mon père, est la personne que j'ai le plus aimée<sup>2</sup> », et il le voyait aussi comme son enfant.

Faut-il encore mentionner Henri Rochat, serveur au Ritz dont Proust fit son secrétaire en 1919 et, qui après Agostinelli, tint lui aussi le rôle du prisonnier dans l'appartement de Proust, avant que celui-ci ne s'en débarrasse en l'expédiant au Brésil ?

Ces quelques amours de Proust comptent certes du point de vue de notre connaissance de la biographie de l'écrivain, et William Carter, qui a publié l'une des trois ou quatre biographies de Proust qui comptent aujourd'hui, rassemble dans les pages qui suivent toutes les données indispensables sur la vie amoureuse de Proust. Mais l'essentiel n'est pas là ; il tient à la contribution des amours de Proust à son roman, contribution à la vérité fondamentale et dont William Carter explore les secrets.

En décembre 1913, Proust offrit à Lucien Daudet, qui avait été durant l'été l'un des rares lecteurs des troisièmes épreuves de *Du*

---

1. Jean-Yves Tadié, « Sur une photo prise par Alfred Agostinelli », *Bulletin d'informations proustiennes*, n° 48, 2018, p. 33-35.

2. Lettre à Clément de Maugny, [22 mai 1915], *Corr.*, t. XIV, p. 135.

*côté de chez Swann*, le premier des exemplaires de tête sur Japon<sup>1</sup>. La dédicace en avait été séparée par Lucien, mais elle se trouvait dans la boîte en carton du Bon Marché qu'il donna au docteur Bonduelle en 1946, et elle est remarquable :

Mon cher petit vous êtes absent de ce livre : vous faites trop partie de mon cœur pour que je puisse jamais vous peindre objectivement, vous serez jamais un « personnage », vous êtes la meilleure part de l'auteur. Mais quand je pense que bien des années de ma vie ont été passées « du côté de chez Lucien », de la rue de Bellechasse, de Bourg-la-Reine<sup>2</sup>, les mots « le Temps perdu » prennent pour moi bien des sons différents, bien tristes, bien beaux aussi. Puisse-nous un jour le « retrouver »<sup>3</sup>.

Quel collectionneur ne rêverait pas de réunir l'exemplaire sur Japon de Lucien Daudet, proche ami de Proust, et la dédicace de la boîte du Bon Marché, afin de remettre la dédicace à sa place dans le livre ? Ce rêve fut réalisé par Pierre Bergé, qui me montra le livre restauré au printemps de 2015, avant la première vente de sa collection, mais sans m'autoriser à révéler qu'il le possédait. Cet exemplaire le plus précieux de *Du côté de chez Swann*, accompagné de la dédicace à Lucien, reparut lors d'une des ventes de la collection de Pierre Bergé<sup>4</sup>.

Mais, comme le lui écrivait Proust, Lucien, de toutes ses amours, est en effet le plus « absent de ce livre ». Reynaldo y est en revanche omniprésent, cela dès *Jean Santeuil* : « Je veux que vous y soyez tout le temps mais comme un dieu déguisé qu'aucun mortel ne reconnaît. Sans cela c'est sur tout le roman que tu serais obligé de mettre "déchire"<sup>5</sup> », lui écrivait-il en mars 1896. La jalousie, l'angoisse de la séparation qu'éprouva Proust au temps de leur liaison devinrent, parce qu'elles répétaient l'attente anxieuse du baiser maternel durant les soirées de l'enfance, la matrice de toutes les expériences amoureuses dans le roman :

---

1. *Bibliothèque Raoul Simonson*, Sotheby's, Paris, 18 décembre 2013, lot 607.

2. Station pour Champrosay, résidence d'été des Daudet.

3. *Corr.*, t. XXI, p. 658.

4. Il a figuré lors de la quatrième vente de la Bibliothèque de Pierre Bergé le 14 décembre 2018, Pierre Bergé Associés et Sotheby's, Paris, lot 927.

5. *Corr.*, t. II, p. 52.

extrême jalousie de Swann auprès d'Odette, du narrateur auprès d'Albertine, et autres expériences de même nature, celle de Saint-Loup avec Rachel, ou celle de Charlus avec Morel, qui font que l'amour proustien est inséparable de la souffrance et du voyeurisme, parce que l'amour n'a d'autre fondement que la jalousie et le manque, parce que la possession totale est impossible. Cependant, une fois l'amour et la jalousie mués en confiance indéfectible, les dédicaces des volumes successifs d'*À la recherche du temps perdu* à Reynaldo exprimeront l'admiration et l'affection fraternelles, jusqu'au dernier jour. Les anciens amants de jeunesse deviendront les amis les plus loyaux.

Quant à Alfred Agostinelli, le drame vécu auprès de lui en 1913 et 1914 inspire tout le cycle d'Albertine dans *Sodome et Gomorrhe II, III et IV*, jeune fille désirée, sur le point d'être quittée au moment où le narrateur apprend qu'elle connaît Mademoiselle Vinteuil et que la jalousie rend sa possession indispensable au narrateur, prisonnière, enfin fugitive. Cette monstrueuse et géniale excroissance fit diverger le roman en 1914, aussitôt après la mort de l'élève aviateur, et elle le métamorphosa en l'un des plus beaux livres sur le deuil. Pas de dédicace à citer cette fois, mais la dernière lettre d'Agostinelli, dont Proust fit cadeau à Albertine : « Je n'oublierai pas cette promenade deux fois crépusculaire (puisqu'elle venait la nuit et que nous allions nous quitter). »

C'est tout cela, la vie et l'œuvre, leur tissu conjonctif inextricable, que William Carter retrace avec perspicacité et délicatesse.

Antoine Compagnon  
24 janvier 2022



## Note de traduction

Toutes les citations d'*À la recherche du temps perdu* sont tirées de l'édition originale de la Pléiade sous la direction de Jean-Yves Tadié, parue aux éditions Gallimard en quatre tomes entre 1987 et 1989.

Les citations de la correspondance de Marcel Proust sont extraites de l'édition de Philip Kolb en 21 volumes aux éditions Plon (1970-1993).

Le traducteur et l'éditrice remercient chaleureusement William Carter et Luc Fraisse pour leur aide dans la recherche minutieuse des références, citées dans leurs éditions anglaises dans la version originale de *Proust in love*.



## Introduction

Ce livre est consacré aux aventures – et mésaventures – amoureuses du romancier Marcel Proust, de son adolescence jusqu'à la fin de sa vie, et recourt, à chaque fois que cela nous a semblé à propos, aux observations souvent désillusionnées, parfois truculentes, et toujours pleines de sensibilité et d'intelligence que l'écrivain a émises sur l'amour et la sexualité. Ces observations sont tirées de sa correspondance, de son roman *À la recherche du temps perdu*, et de ses autres écrits.

L'œuvre de Proust, à nombre d'égards, est unique. Largement reconnu comme l'un des plus grands romanciers de la littérature mondiale, il n'a écrit qu'un seul roman, mais aux proportions vastes, et qui se décline en sept parties : *Du côté de chez Swann*, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, *Le Côté de Guermantes*, *Sodome et Gomorrhe*, *La Prisonnière*, *Albertine disparue*, et *Le Temps retrouvé*. Le personnage principal, qui nous raconte sa vie à la première personne, et dont nous finissons par connaître de façon intime la voix enchanteresse, ne donne jamais son nom. Nous nous référons à lui en l'appelant simplement : le Narrateur.

Le texte de cet essai recoupe inévitablement certains points de la biographie que nous avons publiée en 2000 : *Marcel Proust, A Life* ; mais nous nous concentrons ici sur les relations amoureuses de Proust et sur leur transposition dans les expériences érotiques du Narrateur et les descriptions qu'il livre des divers types sexuels qu'il rencontre, en particulier homosexuels et bisexuels. Nous avons essayé de ne pas alourdir l'ouvrage d'analyses universitaires trop nombreuses, mais dans les notes, nous renvoyons le lecteur curieux aux travaux qui, selon nous, avancent des interprétations critiques et psychologiques fort

éclairantes sur les vues de Proust concernant l'amour et la sexualité.

Des documents nouveaux, *The Memoirs of Ernest Forssgren*, *Proust's Swedish Valet*, et le *Journal inutile* de Paul Morand, publié à titre posthume, ajoutent des détails intéressants au portrait amoureux de Proust, et fournissent des aperçus inédits sur son *modus operandi* quand il entreprenait de séduire des jeunes hommes issus de la classe des domestiques. Morand était un jeune écrivain et un diplomate, qui rencontra Proust en 1916. Lui et sa future femme, la princesse Hélène Soutzo, furent rapidement admis dans le cercle des amis intimes du romancier, et restèrent très liés à lui jusqu'à sa mort.

Il ressort clairement des mémoires de celles et ceux qui connurent Proust, de ses lettres, de certains témoignages et de certaines scènes d'*À la recherche du temps perdu* que le côté sadique de la sexualité intriguait l'écrivain. Qu'il ait participé à de tels actes ou qu'il n'ait fait que les observer, il est certain que cette face sombre de la passion l'attirait et le repoussait en même temps. L'amour jaloux, obsédant et parfois sadique constitue un thème sacrilège qui parcourt le roman de Proust en faisant contrepoint au thème transcendant et sacré de l'art, lequel finit par l'emporter de façon triomphale au terme de la quête du Narrateur. Chemin faisant, Proust décrit et analyse brillamment les manifestations de cet amour dans les couples hétérosexuels de Swann et d'Odette, du jeune Narrateur et de Gilberte, du Narrateur plus mature et d'Albertine, de Robert de Saint-Loup et de l'actrice Rachel, ainsi que dans les couples homosexuels de Mlle Vinteuil et de son amie (personnage clé, mais sans nom), de Charlus et de Charlie Morel, et dans le cas d'amants bisexuels (Saint-Loup et Morel). En dépit des sombres nuances d'inquiétude qui émanent des expériences amères de ces amants jaloux et déçus, Proust, avec un esprit vif et tranchant, et un humour espiègle, prend plaisir à montrer à quelle fréquence et à quel degré l'amour nous rend toutes et tous ridicules.

## DÉVIANCES DU DÉSIR

*Le principal trait de mon caractère.  
 – Le besoin d'être aimé, et pour préciser,  
 le besoin d'être caressé, gâté bien plutôt  
 que le besoin d'être admiré.  
 Contre Sainte-Beuve*

Marcel Proust fut élève au lycée Condorcet de 1882 à 1889. Parmi ses condisciples et amis intimes figure un nombre étonnant de futurs écrivains. Daniel Halévy écrivit des biographies de Friedrich Nietzsche, de Jules Michelet et de Sébastien Vauban ; Louis de La Salle, qui mourut jeune, publia un volume de poésie ainsi qu'un roman ; Robert Dreyfus devint un important historien de la Troisième République. Deux autres de ses amis de lycée, le poète Fernand Gregh et le dramaturge Robert de Flers, furent élus à l'Académie française, un honneur qui ne fut pas accordé à Proust, dont la réussite plus tardive comme romancier devait cependant éclipser celles de ses brillants camarades d'école.

Ces derniers n'appréciaient pas toujours sa compagnie. Ils admiraient son talent manifeste pour les lettres, mais son caractère, et particulièrement son besoin jaloux d'exclusivité, les répugnait. Jacques-Émile Blanche, qui peignit à l'huile un célèbre portrait de Proust, se souvient dans ses mémoires d'un ami commun qui confiait qu'à chaque fois qu'il jouait avec le futur écrivain, il était toujours « saisi par la peur, quand il sentait Marcel

lui saisir la main, lui déclarer ses besoins d'une possession tyrannique et totale<sup>1</sup> ». Impitoyables comme on l'est souvent à cet âge, les condisciples de Proust répondaient à ce compagnon aussi sensible que collant par la raillerie et le mépris, rejetant ses avances avec sécheresse, et lui laissant ainsi de profondes blessures.

Daniel Halévy était un joli garçon, avec des cheveux dorés, des taches de rousseur, des yeux noisette ; comme Proust, il était issu d'une famille libérale et bourgeoise de littéraires et de musiciens brillants. Les deux garçons entretenaient une amitié robuste, mais qui n'allait pas sans difficultés. Halévy, qui aimait à être considéré comme dur et dominateur, tourmentait un Marcel languissant avec des accès de colère et des silences qui duraient des jours. Dans un entretien des années plus tard, Halévy se rappelait la façon brutale dont lui et ses amis traitaient Marcel : « Il figurait parmi nous une sorte d'archange inquiet et inquiétant [...] ses grands yeux d'Orientale, son grand col blanc, sa cravate flottante [...]. Il y avait là quelque chose qui ne nous plaisait pas [...]. Il était décidément trop peu garçon pour nous, et ses gentillesse, ses tendres soins, ses caresses [...] nous les appelions souvent des manières, des poses, et il nous arriva de le lui dire en face<sup>2</sup>. »

En 1888, débordant d'ambition littéraire et de désirs adolescents, Proust, en dépit des premières rebuffades, élevait la mise et envoyait à ses condisciples des poèmes dans lesquels il célébrait l'amour entre garçons ; il s'offrait comme partenaire enthousiaste pour des initiations sexuelles. Marcel concentra son attention sur un cousin d'Halévy légèrement plus jeune, Jacques Bizet, le fils du brillant compositeur Georges Bizet. Le père Bizet était décédé en 1875, quelques mois après la première de *Carmen*, alors que Jacques n'avait que trois ans. Sa veuve, Geneviève, fille du compositeur de renom Fromental Halévy, se remaria plus tard avec l'avocat Émile Straus. Elle devait devenir la Mme Straus chérie de Proust, à la fois une confidente et le modèle, pour l'esprit, de la duchesse de Guermantes dans *À la recherche du temps perdu*.

---

1. Jacques-Émile Blanche, *Mes modèles. Souvenirs littéraires*, Paris, Stock, 1928, p. 96.

2. Daniel Halévy, *Pays parisiens*, Paris, Grasset, [1932] 2000, p. 122-123.